

Zeitschrift: Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber: Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band: 6 (1941)

Artikel: La philosophie d'un naturaliste (deuxième version)
Autor: Hochreutiner, B.P.G.
Kapitel: Introduction
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-895682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA

PHILOSOPHIE D'UN NATURALISTE

*Essai de synthèse du monisme mécaniste
et de l'idéalisme solipsiste*

INTRODUCTION

Les idées directrices du système

Ma seule certitude première est le moi, ou plutôt mon moi. — J'y trouve des sensations et des sentiments; mais il y a entre ces données des contradictions irréductibles. — Pour établir là-dessus un système de connaissances unique, il me faut admettre deux choses : 1° Je dois supposer un univers mécanique et déterminé, satisfaisant pour expliquer mes sensations; 2° Je suis forcé de reconnaître que mon moi seul échappe à cet univers; je conserve ainsi ma liberté et mes autres sentiments a priori. — Il en résulte que je dois être différent des autres hommes, mais qu'importe ce corollaire puisque j'ai résolu pour moi au moins la grande énigme de la philosophie.

N'ayant trouvé aucune philosophie qui me satisfît complètement, je me suis décidé à essayer d'en élaborer une qui pût y parvenir.

Il me fallait d'abord une base et, pour la rechercher, j'ai procédé comme tant d'autres, j'ai fait table rase de toute ma connaissance.

Ayant éliminé ce qui était secondaire, il est resté une seule chose claire et définie : *moi*. Il est resté aussi un *non-moi* qui est à l'origine de mes sensations et que je ne puis pas connaître ; le noumène, si on veut le nommer ainsi.

Le raisonnement de Kant s'adaptant assez bien à mes observations personnelles, j'emploierai sa nomenclature. Ce philosophe a oublié, cependant, comme tous les autres, qu'un seul moi existe réellement, est incomparable et inassimilable à aucun autre, et ce moi, c'est le mien.

Le professeur de Königsberg ne paraît pas avoir réalisé complètement cette constatation-ci, que le moi des humains fait partie du noumène. Cette vérité, au contraire, se dévoila peu à peu à l'auteur de ces pages ; il a fini par croire que l'humanité habitait un monde différent du sien et il s'est convaincu qu'il ne ressemblait peut-être en rien à elle.

En conséquence, tout ce que je vais analyser dans ma personnalité ne concernera que moi-même. Je n'en tirerai aucune déduction applicable à ceux que j'appelle abusivement « mes semblables ». Je m'interdirai également de chercher auprès d'eux des explications pour ce qui se passe en moi.

Ces êtres, dont je puis mettre en doute jusqu'à l'existence, ne sauraient confirmer ou infirmer mes convictions.

Me voilà donc réduit à mes propres forces. Il n'y a plus que moi-même et je pourrai me décider en toute

liberté d'esprit. Ma philosophie, si philosophie il y a, sera bien vraiment établie pour ma satisfaction particulière, et sans aucune arrière-pensée.

Qu'y a-t-il en moi ?

J'y trouve deux choses :

1^o Des sentiments, qui s'imposent et qui font partie de ma personnalité.

2^o Des sensations, qui en font partie aussi, en quelque sorte, mais auxquelles je suis enclin à reconnaître une origine étrangère.

On verra plus loin que mes sentiments m'induisent encore à penser et à connaître, c'est-à-dire à prendre conscience de ces mêmes sentiments et de mes sensations et à établir entre eux des rapports logiques. C'est pourquoi une première question se pose immédiatement : puis-je créer un système complet de connaissances, construire une science unique, avec mes sensations et mes sentiments ?

A l'inverse de la plupart des hommes, je suis arrivé à la conviction que je ne le puis pas parce qu'il m'est impossible de baser sur ces éléments une suite continue de rapports logiques. Je n'arrive même pas à édifier un système sur mes seules sensations, elles sont trop contradictoires.

Pour faire mieux sentir l'inanité des preuves métaphysiques, Kant posait des antinomies. Je ne vois pas de meilleure méthode à employer pour montrer la vanité de mes tentatives, lorsque je veux tirer une connaissance unique des données de mon *moi* ⁽¹⁾.

J'y rencontre, à la fois :

(1) C'est-à-dire de mes sentiments et de mes sensations.

Le déterminisme et la liberté.

L'âme immatérielle et la personnalité résultant des sensations successives.

L'unité et la diffusion du *moi*.

Le devoir absolu et sa négation, à savoir sa réduction à un instinct social.

D'une part, un univers limité dont j'aperçois, pour ainsi dire, les bornes et, d'autre part, un univers infini.

Etc., etc.

Inutile d'allonger ici cette liste, j'y reviendrai plus tard.

Il suffit de constater ces contradictions assez radicales, pour que l'impossibilité d'une systématisation de mes sensations et de mes sentiments éclate aux yeux de tous. Ces choses sont incoordonnables, je ne peux pas en tirer une science d'ensemble.

Une autre preuve de la difficulté de cette synthèse pourrait être constituée par les efforts séculaires, mais stériles, de tous les philosophes. Il serait intéressant de rappeler leurs théories afin de les percer à jour. Mais à quoi bon ? Ils sont si loin de moi et si différents ! Notons, en passant, que pas un..., non pas un seul, n'est arrivé à concilier, par exemple, le déterminisme et la liberté. Ou bien, s'ils l'ont fait, ce fut par un artifice de raisonnement. Peut-on appeler autrement la raison pratique de Kant, les synthèses de Hegel, les actes de libre arbitre de M. Renouvier, ou le contingent de M. Boutroux ?

L'unité de la connaissance est donc une utopie.

Que faire, dès lors, pour assouvir mon désir de connaître et pour apaiser ma pensée qui tend inlassablement vers l'unité ? Car penser, c'est unir ; connaître, c'est établir des rapports en série continue,

et tout cela est impossible dans le chaos de mes sensations.

Que faire ?

Me créer un monde qui satisfasse ma raison !

Il me faut une hypothèse où les antinomies dont j'ai parlé soient résolues, un univers où mes sensations puissent s'organiser systématiquement et former un tout acceptable pour mon entendement, une théorie enfin permettant une science générale dont les lois et dont l'ordre soient obligatoires pour tout esprit raisonnant (s'il y en a d'autres que le mien).

Ou bien elle ne sera pas, ou bien cette science sera logique et expérimentale, c'est-à-dire recevable pour la pensée humaine. Car la pensée humaine diffère de la mienne comme origine mais elle lui est semblable comme méthode ; elle est soumise à des nécessités analogues.

Jusqu'à présent, une seule hypothèse m'a paru répondre à ces multiples exigences : c'est celle des positivistes, admettant que les images sont la représentation adéquate du noumène. C'est l'hypothèse du gros bon sens qui croit vrai ce qu'il sent, ce qu'il touche et ce qu'il voit. Je statuerai donc la réalité en soi de ce monde sensible.

Considérez combien cette solution est séduisante. En créant un univers objectif, en dehors de ma personnalité, elle crée du même coup des hommes capables d'en concevoir la science.

A ce système matériel, si bien ordonné, il y a pourtant à faire une restriction capitale.

Un seul être lui échappera et restera indépendant de ses lois ; cet être, ce sera moi. Non pas moi..., ma personne physique, mais le *moi* duquel je suis parti à l'origine.

Mon pied, ma main, mon cerveau lui-même, ce n'est pas moi, ce sont encore des choses que je connais par mes sensations et qui appartiennent au noumène. *Moi*, par contre, c'est le primaire, ce qui pense et ce qui connaît; moi, c'est l'Inanalysable. Cet être-là reste naturellement en dehors du domaine objectif qu'il a engendré, une fois pour toutes, lorsqu'il a posé que le noumène = le phénomène.

On pourrait croire que je doive vivre une double vie. Il n'en est rien, parce que, d'une part, la vie scientifique est localisée dans ma vie de relation avec le monde sensible, il s'agit là d'objets matériels, énergétiques..., objectifs en un mot; parce que, d'autre part, la vie intime n'appartenant qu'à moi et ne concernant que moi, je n'y rencontre rien de matériel, il s'agit là seulement de sentiments, tout y est subjectif.

Ce sont donc deux méthodes tout à fait différentes, c'est vrai, mais elles sont applicables dans des domaines radicalement séparés; c'est pourquoi il ne surgira jamais entre elles une opposition. De leur emploi simultané résulte une parfaite unité.

Je décrirai ailleurs comment j'y suis parvenu et quelles furent les étapes de mon évolution. Je désire seulement montrer ici l'application méthodique de la théorie et je me borne à en exposer le simple schéma.

Pour chaque cas, je vais examiner à quel domaine il se rapporte.

Suis-je en présence du monde minéral : ai-je à soulever une pierre ou à construire une maison, je commencerai par calculer les moyens mécaniques à employer. Pour peu que j'aie la disposition de ces moyens et que mon calcul soit juste, mon but sera atteint.

Ai-je affaire à un animal, ou à un homme, il en sera de même. Si cet homme est malade, j'évaluerai aussi les moyens de le guérir et j'appliquerai ceux que je possède.

Mon désir est-il, au contraire, d'obtenir quelque chose de mon prochain, j'essayerai d'agir par persuasion ou par raisonnement. Pour cela, je devrai connaître les règles de la logique ou bien il me faudra faire usage de la suggestion. Si je ne réussis pas, il faudra recourir à la violence. Mais, chez les hommes vivant en société, la contrainte n'est exercée que par l'Etat et suivant un code défini. Ayant donc étudié les lois de la sociologie et du droit, j'opérerai selon les indications que j'en peux tirer ; de même qu'en médecine, j'avais mis en pratique mes notions de thérapeutique et, dans l'art de bâtir, celles de mécanique.

En procédant de cette manière, j'ai été conséquent et le succès est toujours venu couronner mes efforts, me prouvant par là que je n'avais pas fait fausse route.

Lorsque je dis que le succès a toujours couronné mes efforts, je ne veux pas affirmer que toutes mes entreprises aient réussi ; je serais vraiment un trop heureux mortel. Je prétends seulement que j'ai obtenu des résultats proportionnels à l'exactitude des travaux préparatoires que j'avais faits et à la force déployée pour atteindre mon but. Cela signifie que ces résultats ont été parfois négatifs, parce que j'avais commis une erreur, ou bien parce qu'il me manquait certains éléments d'appréciation, ou bien encore parce que la force dont je disposais n'était pas assez grande.

Dans ce monde objectif, où règne le déterminisme, j'applique donc partout la méthode scientifique ; je suis dans le vrai puisque cela me réussit.

Par contre, ai-je affaire à moi-même, alors, faisant abstraction de l'univers sensible, je vais peser les motifs pour et contre les décisions que je prendrai, librement, sans en rendre compte à personne. Il n'est pas de loi mécanique, psychologique, ou sociologique capable de m'en détourner.

Je citerai, à titre d'exemple, une question de conscience, et je l'exposerai aussi subjectivement que possible pour ne pas compliquer la discussion :

Je viens d'éprouver une grande tristesse, un deuil. Me voici dans un état pénible et douloureux. Il serait naturel que je cherchasse à y échapper en changeant les images qui hantent mon cerveau, en les faisant varier ; je sais que je puis le faire, mais ma conscience me dit : *Tu ne dois pas !* Pourquoi ? Je l'ignore. Le sentiment est là, et cela suffit. Entre deux maux, je choisis le moindre ; au plaisir et à la distraction accompagnés du remords, je préfère la persistance de ma tristesse et des images de deuil, avec la paix intérieure.

Cela paraîtra peut-être injustifié, coupable même, si le deuil auquel je fais allusion est la mort d'un être humain qui me soit indifférent, ou simplement celle d'un animal. Pour le monde objectif, pour les autres hommes, il semblera absurde de voir un des leurs se laisser déprimer sans raison suffisante ; on me prouvera facilement que j'ai tort ! Que m'importe ! Mon sentiment ne concerne aucun de mes semblables. Dès l'instant où c'est un sentiment qui m'inspire, je puis mettre en doute l'univers sensible. Dans ces conditions, on comprendra combien nulle est l'influence de cet univers sur ma détermination.

Arrivé là, je pourrais me dire, il est vrai, que cet

événement douloureux est en dehors de moi et, par conséquent, subjectivement indifférent. Mais c'est un trompe-l'œil car je ne supprimerai pas la sensation. Si ce n'est pas le fait en lui-même qui réveille les sentiments, chez moi, ce seront alors les états de conscience, et si ce n'est pas la mort de mon chien que je pleure, c'en est au moins l'image.

En raisonnant comme je viens de le faire, j'ai simplement déplacé la question et, comme au début, je peux me demander : Dois-je chasser les idées tristes et les remplacer par d'autres ? Je réponds à nouveau : je ne le veux pas, parce que ma conscience m'a dit : Tu ne dois pas !

En conséquence, dans cette affaire subjective, je persisterai à ne prendre conseil que de mon sentiment.

Cela m'amène à constater que je passe du fait à l'image consciente et inversement, par un acte de volonté, par le même acte qui statue le monde objectif ou qui le met en doute.

Est-il question d'états d'âme, réveillant en moi des sentiments, du même coup le reste de l'univers perd sa réalité et devient une indétermination, un inconnaissable, sans influence sur mes décisions.

Est-il question de phénomènes, du substratum de mes sensations, c'est qu'alors j'ai reconnu l'existence d'un ordre de choses en dehors de ma personnalité et que je me suis résolu à tenir compte de ses lois.

Cependant je tiens à le répéter, je ne me suis pas anéanti par cela même ; j'ai conservé mon moi en le soustrayant à ce monde sensible auquel je le super-ordonne.

Tel est le schema de mon raisonnement.

Pour le bien concevoir, il faudra le développer et, pour prouver ses avantages, il s'agira d'exposer ses conséquences favorables.

Pour le développer : 1^o Je constituerai ce que je pourrais appeler la connaissance subjective, en montrant ce que contient mon moi. J'y décrirai mes sentiments et mes sensations conscientes, ainsi que leurs relations et les conclusions qu'on peut en tirer.

2^o J'établirai la connaissance objective sur ses véritables bases. J'indiquerai les raisons qui légitiment mon hypothèse de la réalité du monde sensible et pourquoi une hypothèse de cette nature peut, seule, fonder une science expérimentale digne de ce nom.

Pour exposer ensuite les avantages de ce système, il faudra l'appliquer à des disciplines diverses. C'est ce que je ferai, dans la seconde partie de ce travail, pour ce qui concerne la philosophie, la morale, la religion, etc.

•
